

## Préface

Jean-Pierre Lebrun,  
*psychanalyste*

Qu'on me permette de le dire haut et fort : ce petit ouvrage est un document précieux. Il s'agit de le traiter comme tel. Il devrait être lu par tous ceux qui travaillent au quotidien dans l'aide éducative, dans les institutions de tout genre qui ont en charge des jeunes en difficulté, dans les services d'aide à la jeunesse ou qui veillent à sa protection, par les travailleurs sociaux de toutes orientations et de toutes formations de départ.

Il doit être lu, simplement parce qu'il dit les choses d'un point de vue qui, habituellement, n'est pas à notre disposition, ne nous est pas accessible. Ce qui importe ici, c'est ce qu'il a recueilli par effet d'après-coup. Parce que ceux qui livrent ici leur histoire disent ce qu'ils vivaient dans leurs familles respectives ou dans celles où ils étaient accueillis. Ils parlent aussi de la manière dont ils ont été pris en charge dans l'institution qui les a accueillis. Et c'est ce témoignage-là qu'il faut avoir lu, auquel il n'est pas permis d'échapper pour qui se confronte à ce travail au quotidien.

L'occasion est donc unique – et c'est en cela qu'elle est précieuse – et il faut ici vivement remercier l'ancien directeur de l'association vers la vie pour l'éducation des jeunes (AVVEJ), Pierre Cadoux, d'avoir consacré le temps nécessaire à récolter ce qui suit dans ces pages.

Ce qu'elles nous permettent de lire, ce sont les histoires brutes de ceux qui, accueillis dans les institutions – en l'occurrence de l'AVVEJ, mais au travers de celles-ci de toutes les institutions –, disent concrètement ce qui les a amenés à s'y trouver, ce qu'ils y ont rencontré et ce que cela leur a permis de traverser.

Nous qui aujourd'hui, de près ou de loin, y travaillons, ne pouvons que méconnaître ce que ces « anciens » disent de leurs trajets ; nous ne pouvons que le méconnaître, l'oublier, ne pas vouloir le savoir, le dénier même, l'effacer, voire le gommer, et il ne s'agit pas ici de nous en faire le reproche, il s'agit de reconnaître que cela ne peut être autrement, tant la violence des faits est prégnante, tant la réalité dépasse la fiction. Disons-le tout crûment : il n'est pas possible de garder à l'esprit au quotidien la façon dont a été traité(e) ce ou cette jeune que l'on a pris en charge, simplement parce que cela troublerait le travail qui doit être fait, envers et contre tout : quand même faire face, quand même vivre avec l'insupportable de ce qui a eu lieu et qui s'est inscrit comme leur histoire.

Avoir été placée jusqu'à l'âge de neuf ans dans une famille, y avoir été heureuse et, du jour au lendemain, avoir été « reprise » par sa vraie mère pour se faire régulièrement tabasser par elle et par le reste de la famille ; quitter le Burkina Faso à 15 ans pour devenir « esclave » domestique et être enfermée dans les placards quand il y avait des invités ; passer d'une minute à l'autre du statut de « fils à maman » à « fils abandonné » ; avoir peur au jour le jour que son père ne tue sa mère ; être piétiné à chaque moment alors qu'on n'est encore qu'une « jeune pousse » ; subir la violence quotidienne d'un père alcoolique et ne trouver personne pour s'en soucier ; devoir quitter à 15 ans sa famille en Martinique pour éviter aux parents de devoir être père et mère d'une adolescente en train de devenir femme ; avoir l'habitude de tout partager et se retrouver du jour au lendemain avec des camarades qui refusent de prêter leur gomme ; être la septième enfant d'une mère qui en a eu vingt-deux et accueillie dans une famille pour y être ligotée à la poubelle et devoir gratter ce qui traînait sur la table pour ne pas mourir de faim ; être mère célibataire à 16 ans ; voir sa mère déchoir dans l'alcool pour supporter que son père y baigne déjà...

Ces situations s'inscrivant concrètement dans la chair, répétitivement insupportables, ont pourtant été supportées, au jour le jour, au point que ce sont elles qui ont fait le destin de ces jeunes ; c'est bien alors la rencontre avec un éducateur, un psychologue, un directeur, une institution, qui va permettre

que le destin se rejoue un peu autrement. Parfois juste assez pour qu'un décalage ait pu se mettre en place, qu'un antidote à la pure et simple répétition ait pu être inventé, qu'une réponse toute contingente ait permis à ce jeune de s'approprier ce qui jusque-là ne lui était qu'imposé.

Et c'est là la seconde raison pour laquelle ce livre me paraît précieux : parce qu'il ne s'appuie ni sur les théories, ni sur les pédagogies, ni sur les traités d'éducation... Il donne seulement la parole à ceux qui ont été directement les acteurs et qui font bien entendre, dans l'après-coup de leur trajet, ce à quoi ils avaient à faire face et comment ils ont pu trouver – ou non – chez leurs interlocuteurs de quoi soutenir leur parcours.

À ce titre, c'est une clinique à laquelle nous n'avons pas souvent accès que nous donnent à entendre leurs propos. Et nous devons remercier Pierre Cadoux de nous le permettre et, au travers de sa personne, tous ceux qui ont contribué à rendre ces trajets possibles.

Ce faisant, cela nous donne aussi toutes les raisons de penser que le travail institutionnel avec de tels jeunes, loin d'être parfait, loin d'être à la hauteur des idéaux, n'en est pas moins éminemment opérant. Que cela vaut donc bien la peine de consacrer du temps – si ce n'est sa vie professionnelle entière – à prêter l'oreille à ces détails qui font le quotidien de l'existence, à être là, prêts à supporter la surprise, à accueillir ce qui s'avère événement sans en avoir pourtant d'emblée l'allure, à faire face à ces « impulsions

auxquelles Bernard obéit sans se préoccuper des conséquences » (voir ci-après « Paroles de témoins »).

C'est dans la lecture de leurs propos qu'on retrouve ce qui fait certainement la force et la richesse de la vie institutionnelle : *« Yvette, mon éducatrice, venait souvent me parler. On parlait de tout et de rien. J'avais beaucoup de mal à me livrer. Pourtant, elle faisait preuve de gentillesse, de tendresse parfois. Elle me prenait dans ses bras et ne disait rien. Combien j'aimais ses câlins ! Pour elle, j'essayais de reprendre la route. J'avais 13 ans »*, raconte Béatrice (voir ci-après) qui a soin de préciser par la suite : *« Yvette a été une maman surprotectrice. Elle m'a beaucoup apporté mais ça m'a valu des conflits avec les autres éducateurs, jaloux. L'autre, Christiane, t'avais intérêt à faire gaffe, elle était dure mais juste. Très juste. »*

Ces paroles énoncées au plus près de la vérité singulière, il ne reste plus au lecteur qu'à les accueillir du mieux qu'il peut et à les laisser éclairer comme jamais ce qui a été le trajet de chacun.

C'est là, comme le dit très bien Lucien, que nous pouvons savoir ce que nous avons – parfois – pu être pour ces jeunes en détresse : *« Un jardin où l'on essaye de redonner aux plantes la possibilité de s'épanouir malgré le piétinement dont elles furent victimes alors qu'elles n'étaient encore que de jeunes pousses »* (voir ci-après).

## **Nous n'avons pas voulu écrire à leur place**

*Ça m'agace!*

*Pourquoi vous avez dit « Je me mets à votre place » ?*

*De grâce restez à votre place. D'abord, je ne veux pas que l'on se mette à ma place, surtout si c'est une place assise. Si vous vous mettez à ma place, je n'aurai plus de place, où je vais me mettre ? À ma place il n'y a pas de place pour deux. Vous n'allez quand même pas vous mettre sur mes genoux ? Vous avez dit ça par sympathie. J'ai eu des malheurs, vous voulez compatir, partager mon chagrin.*

*Devant le malheur, on n'est jamais à la même place. Comme au théâtre, il y a ceux qui sont au premier rang, aux places les plus chères, et ceux qui sont derrière.*

*On ne peut pas être malheureux à la place de quelqu'un.*

*Imaginez un homme qui s'enlise. Si vous vous mettez à sa place, vous vous enlisez avec lui. Vous voulez le sortir de là ? Restez à votre place, sur la terre ferme, et tendez-lui la main.*

*De grâce, restez à votre place. Après une plaisanterie sur les aveugles, il y a toujours un bien voyant mais non-comprenant qui s'indigne : « Je me mets à la place des aveugles, ça ne me fait pas rire. » Mais les aveugles ont ri.*

*Ne vous mettez pas à la place des gens intelligents, vous ne seriez pas à votre place.*

Jean-Louis Fournier, *Ça m'agace*,  
© Anne Carrière, 2012.